

La vraie monnaie doit-elle être une vraie marchandise ?

La méfiance de nombreux marxistes à l'égard de la monnaie de crédit (qu'on hésite à considérer comme « vraie monnaie », même dans un régime de cours forcé) repose sur un argument fort, que Marx exprime dans le chapitre I du *Capital* par la formule lapidaire : « *L'or ne joue le rôle de monnaie vis-à-vis des autres marchandises que parce qu'il jouait déjà auparavant vis-à-vis d'elles le rôle de marchandise* ».

On entend souvent par là qu'une « vraie monnaie », pour remplir sa fonction de marchandise universelle, doit à tout le moins se matérialiser dans une marchandise particulière, cristallisation de travail abstrait. Sinon, comment exprimerait-elle de la valeur ?

Mon but est ici de montrer que cette condition posée par Marx n'est pas aussi contraignante qu'il y paraît, et que, dans le cadre même de la théorie marxienne de la forme-valeur, il y a place pour une théorie de la pure monnaie de crédit³. Commençons par cerner les qualités d'une monnaie requise par la théorie de la forme-valeur.

De la forme-valeur à la forme-monnaie

La réduction de la valeur à sa substance (le travail abstrait) est suffisamment connue. La projection de la division sociale du travail sur le flux de la production sociale (c'est-à-dire de la production de la société « fonctionnant comme une force unique ») permet formellement d'affecter au produit de chaque branche la part du travail social général qui lui est alloué. D'où la valeur individuelle des produits de ces branches. Mais la véritable question est celle de la « forme-valeur » : pourquoi cette allocation du travail sociale prend-elle la forme d'une « valeur » inhérente au produit ? La réponse de Marx est également connue : parce que la production sociale se présente comme « somme de travaux privés, réalisés indépendamment les uns les autres ». La « resocialisation » des travaux privés prend la forme d'un échange des produits qui comporte lui-même deux aspects :

- la commutation, conformément aux rapports de valeur (éventuellement « transformés » par d'autres rapports sociaux : péréquation des taux de profits capitalistes, etc.⁴), des valeurs d'usage entre propriétaires différents ;
- la reconnaissance par ce biais de la validité sociale de chaque travail privé.

C'est le second aspect que nous allons creuser, car le premier semble résumer la compréhension commune de la loi de la valeur. Marx lui-même, dans la *Contribution*⁵, s'en tenait à cette première compréhension des choses.

Dans ce texte, Marx considère effectivement que les marchandises, outre leur forme naturelle qui leur confère une valeur d'usage, ont une substance de valeur comme les corps ont une « masse »⁶ : elles sont immédiatement la cristallisation du travail social. Marx se lance alors dans une discussion alambiquée pour comprendre comment et pourquoi se résout cette contradiction entre la « valeur d'usage » et la « valeur d'échange ». Dans l'échange, il faut en effet, qu'une marchandise se présente à la fois comme valeur d'usage (sinon elle ne serait pas demandée) et comme valeur d'échange (sinon elle ne serait pas échangée). Finalement, il se résout à admettre que la valeur d'échange n'est que « latente », « théorique » avant l'échange. Et il trouve la solution en posant qu'il existe une marchandise

dont la valeur d'usage est en même temps valeur d'échange : l'argent. Comme on le voit, la forme de raisonnement est assez hégélienne.

Dans le *Capital* au contraire, Marx part du rapport social qui résoud **matériellement** la contradiction social/privée : l'échange, et à partir de là **déduit** matériellement la nécessité de l'argent.

Que se passe-t-il en effet dans la forme valeur la plus simple, dans l'échange d'une quantité x de marchandises A contre la quantité y de marchandises B (« tant de mètres de toile s'échangent contre un habit », pour reprendre l'exemple de Marx) ?

L'important n'est pas tant ici le rapport d'égalité, symétrique, auquel se résume trop souvent la compréhension de l'échange :

$$xA = yB$$

mais le rapport polarisé :

$$xA \rightarrow yB$$

Le terme de gauche est la **forme relative**, le terme de droite la **forme équivalent**. Quelle signification qualitative ?

D'abord xA se dépouille de la valeur d'usage de A et se réduit de fait (et, dans l'intention du producteur de A) en dépense cristallisée de **travail en général**. Mais, du même coup, la marchandise B se trouve élevée à la **majesté d'un représentant du travail universel** : y/xB devient l'expression de la valeur de A, sa « valeur d'échange ». Non pas sa valeur proprement dite, mais son expression, et encore son expression locale, contingente. En plus, B a une valeur d'usage pour le producteur de A. Donc B a au moins deux valeurs d'usage (pour A) : celle qu'il tient de sa forme naturelle, (par un exemple un habit) et celle qu'il tient de la capacité indépendante de sa forme naturelle, à représenter, dans l'échange, la valeur de xA , à sanctionner, **valider socialement** le travail dépensé dans la production de xA .

Il découle donc de l'échange le plus simple une valeur d'usage potentielle de **toutes** les marchandises : servir d'équivalent aux autres, qui alors expriment leur valeur **relativement** à lui. L'histoire et la logique conduisent dès lors inévitablement à ce qu'une classe de marchandise particulière acquiert **officiellement** le statut d'**équivalent général**, celui dans lequel toutes les marchandises expriment leur valeur. Cela suppose que soit niée, ou très subordonnée,

la valeur d'usage inhérente à la forme naturelle (bovidée ou métallique) de la marchandise équivalent général, en échange de quoi elle acquiert le **monopole de l'échangeabilité immédiate**, recherchée qu'elle devient en tant que représentante du travail universel dépensé n'importe où dans la division du travail. Cet équivalent général lui-même, que nous appellerons **argent ou monnaie proprement dite**, ne peut exprimer sa valeur que dans la **série interminable de toutes les autres marchandises** c'est-à-dire dans son **pouvoir d'achat**. Ainsi, en rompant la symétrie de l'égalité dans l'échange, en distinguant la forme relative et la forme équivalent, Marx résout dans un sens matérialiste le problème qui l'avait embarrassé dans la *Contribution*. C'est l'échange réel qui confère en effet à la marchandise servant d'équivalent cette propriété que « la valeur d'usage devient forme de manifestation de son contraire, la valeur d'échange », et que, de même, « le travail concret qui a produit l'habit, en servant simplement d'expression au travail humain indistinct, devient quoique travail privé, travail sous forme sociale immédiate ».

Le problème de l'identité de la valeur d'échange et de la valeur d'usage ne se résout donc pas mystiquement dans la monnaie : « Il est déjà résolu. Dès qu'il est posé comme équivalent, l'habit n'as plus besoin de passeport pour constater son caractère de valeur ». Mais, naturellement, le problème n'est complètement résolu que si l'habit, lui, n'a pas besoin de figurer sous la forme relative. Le problème n'est **aucun socialement** résolu que lorsqu'une marchandise acquiert le statut d'équivalent général, ce qui suppose qu'elle soit **exclue** de l'ordre des autres marchandises.

La possibilité et la nécessité logique de l'élection d'une marchandise particulière au statut d'équivalent général est ainsi montrée à partir du rapport d'échange le plus simple. Mais le procès historique de cette élection est une autre affaire. C'est un véritable **coup de force** qui accompagne l'émergence du politique (de l'État, si on veut) dans les communautés où se stabilise la division sociale du travail. B. Guibert⁷ reprenant les analyses freudienne et lacanienne, compare très justement ce mouvement **d'élection-exclusion** aux mythes d'érection du lien social sous forme de totem, qui président à la naissance de l'Histoire.

Mesurons bien les conditions d'acquisition de ce privilège de la monnaie, seul équivalent qui ne soit jamais relatif, seule représentant d'un travail privé qui soit immédiatement social.

* D'abord, tout travail privé dont le produit est échangé finit ainsi par devenir social. Mais le travail que « représente » la monnaie, lui est « canonnisé » a priori social par une décision de la société ou de son « représentant », l'État.

* Ensuite, ce privilège semble décerné au produit (l'or), mais ce n'est là qu'un effet du même fétichisme qui fait de la valeur une propriété des choses. En fait, c'est le travail privé qui est a priori canonnisé comme social.

Si une économie marchande est ainsi organisée (« régulée »), que, dans une certaine mesure, les marchandises non-validées soient « prévalidées », alors des représentants de ces marchandises, ou même des travaux privés dont elle sont le produit, peuvent théoriquement supporter la fonction de monnaie. Telle est la thèse que je vais développer. Mais disons quelques mots du « fétichisme ».

Le développement du fétichisme

On désigne par « fétichisme » ce fait qu'un rapport social entre les hommes prenne nécessairement, dans cette organisation de la production, la forme d'un rapport entre leurs produits. On ne dit pas que Pierre et Paul se sont partagés les tâches dans la division du travail, on dit qu'ils ont produit des objets de même valeur.

Les choses en resteraient là dans une économie de petits producteurs se rencontrant de temps en temps sur une foire. Mais voilà que, dans une économie marchande **capitaliste**, le fétichisme passe en quelque sorte à un second degré. Ici, la valeur devient directement le but de la production. Dès lors, on ne dit plus que deux marchandises ont une même valeur. On dit qu'une même valeur se métamorphose d'une marchandise dans une autre, et même qu'elle peut s'accroître au cours de ces métamorphoses.

Cette fois encore, on n'a souvent retenu de l'analyse de Marx que son aspect « substantiel » : l'explication de cette augmentation (par « ajout » de travail vivant supérieur à la

valeur de la force de travail qui cristallise du travail abstrait). Mais l'aspect formel n'est pas moins important.

De la chaîne des échanges $A \rightarrow B, B \rightarrow C$ etc. surgit un objet économique nouveau, $A \rightarrow B \rightarrow C...$, que Marx baptise « valeur (autonome) en procès » : la chaîne, la ribambelle des marchandises qui passe entre les mains du propriétaire économique au cours du procès de circulation. Que ce procès soit haché de phases, où la valeur de cette « valeur en procès » s'accroît, ne nous intéresse pas ici (bien que ce soit l'objet de la quasi-totalité du livre I du *Capital!*).

Valeur et valeur-en-procès sont deux phénomènes différents. L'un est par essence social et synchronique : c'est une « carte » de la division sociale du travail sous forme de rapports quantitatifs entre les produits. L'autre est individuel et diachronique : on dit « une » valeur, qui se conserve, s'accroît, se dilapide, etc. Bien sûr, la seconde est subordonnée à la première : sa substance est bien le travail abstrait — mais supposé réalisé, validé socialement ou destiné à l'être — sa forme est un développement de la force simple de la valeur, sa mesure est la mesure **instantannée** de la valeur de la marchandise sous la forme de laquelle elle se présente. Mais en tant que phénomène relevant du fétichisme, elles ont autant de réalité l'une que l'autre. De même que l'on peut dire que « de la succession des oscillations des molécules à la surface de l'eau naît l'apparence d'une onde », ou inversement que « la propagation d'une onde ébranle successivement les molécules », de même on peut dire que « dans la circulation s'échangent des marchandises de même valeur » ou que « des valeurs en procès se métamorphosent parallèlement de marchandises en marchandises qu'elles s'échangent entre elles.

Sous le capitalisme, c'est même le second fétichisme qui domine et acquiert progressivement, avec la mise en place de la « régulation monopoliste », la plus grande cohérence. Dans ce cadre, le tissu de la production et de la reproduction sociale, se présente en effet comme l'entrelacement de deux types de valeurs-en-procès :

* les capitaux, de forme classique :

$$(\dots) A \rightarrow P \dots M \rightarrow A' (\dots)$$

* les forces de travail, de forme :

$$(\dots) A \rightarrow M \dots F \rightarrow A (\dots)$$

(le salaire achète des marchandises transformées dans le cadre du travail domestique en reconstitution de la force de travail)*.

On pourra faire une objection. La valeur instantannée d'un capital se mesure en « ajoutant » à sa valeur antérieure ($C + V$) la valeur ajoutée par la force de travail ($VA = V + PL$) et en retranchant la valeur de ce qu'a versé le capitaliste (V). Cette formule ($C + V + PL$) semble contradictoire avec le caractère³ synchronique de travaux **simultanés**. Or, si le fétichisme propre à la valeur-en-procès permet d'englober C dans sa définition, rien n'autorise à la mesurer par « transfert » de sa mesure à partir d'un espace synchronique antérieur.

Marx répond en montrant la dualité entre les deux fétichismes dès lors que la condition de réalisabilité des valeurs en procès est prise en compte, c'est-à-dire dès lors que les capitaux sont la forme d'engagement de travaux privés, socialisés par les échanges. Si les normes de production et d'échange⁸ qui déterminent les rapports de valeurs restent stables, et si les capitaux sont correctement engagés dans les branches, on a par exemple dans le cas de la reproduction simple : **

$$\begin{aligned} C_1 + V_1 + PL_1 &= C_1 + C_2 \\ C_2 + V_2 + PL_2 &= V_1 + V_2 + PL_1 + PL_2 \end{aligned}$$

Les membres de gauche désignent la valeur de valeurs en procès des deux sections à un instant donné, ceux de droite la valeur des formes de leurs métamorphoses. Ces conditions de socialisation impliquent la relation $C_2 = V_1 + PL_1$ qui signifie simplement que l'on peut mesurer C_2 par la part du travail qui **actuellement** est alloué à la section 1, C_1 se traduisant de là par les normes de production en vigueur.

* A et A' : argent ; M : marchandise ; F : force de travail ; P : moyens de production et forces de travail.

**C : capital constant ; V : capital variable ; PL : plus value ; VA : valeur ajoutée ;

** Section 1 : branches de production de moyens de production ; Section 2 : branches de production de biens de consommation.

Il est donc équivalent de dire, quand les équations d'un schéma d'accumulation sont respectés, qu'elles expriment une répartition correcte (c'est-à-dire socialement valide) des valeurs en procès (mesurées par $C + V + PL$) entre les compartiments de la division du travail, ou une répartition correcte du travail vivant entre ces compartiments.

Cette dualité entre les deux acceptions du mot « valeur » qu'expriment les schémas de la reproduction, je l'appellerai « dualité trame-chaîne ». Pensons au tissage d'une écharpe. L'écharpe sera bien plate, sans fronce ni déchirure, si les fils entraînés par la navette (la trame) viennent se ranger sagement les uns à côté des autres entre des fils transversalement prédisposés (la chaîne). Les fils de la trame représenteront les valeurs en procès, ceux de la chaîne la succession des cartes synchroniques de valeur⁹. La dualité tient tant que les normes de production et d'échange restent invariantes, ou varient ensemble selon des proportions déterminées. Faute de quoi apparaissent des « trous » ou des « boursouflures » qui expriment que les valeurs en procès ne peuvent à la fois respecter leur propre logique de conservation et d'accroissement, et les rapports relatifs que leur impose le système des valeurs instantanées dans un régime d'accumulation cohérent¹⁰.

Tout le secret des crises et de leur forme réside dans l'impossible maintien de cette dualité trame/chaîne, du fait des déformations du système des valeurs instantanées, expression dans l'espace de la valeur de la lutte des classes dans la production et dans la répartition. C'est pourquoi il est regrettable que toute une école tente aujourd'hui à privilégier le seul aspect « synchronique » de la valeur, et en arrive à rejeter la notion même de valeur en procès et tout ce qui la connote : capital « constant », valeur « ajoutée », etc.¹¹.

À cela Marx répondant déjà (contre Bailey) :

« Ceux qui considèrent l'avènement à une existence indépendante de la valeur comme une pure abstraction oublient que le mouvement du capital industriel est cette abstraction en action. La valeur traverse ici différentes formes, différents moments dans lesquels elle se conserve et en même temps se met en valeur, s'aggrandit. Du fait que nous n'étudions en ce moment que la forme du

mouvement, nous ne tenons pas compte des révolutions que la valeur-capital peut subir dans son procès cyclique ; mais il est clair qu'en dépit de toutes les révolutions de valeurs la production capitaliste ne saurait exister et durer que pour autant que la valeur-capital se met en valeur, c'est-à-dire décrit son procès cyclique comme valeur arrivée à l'existence indépendante, donc pour autant que les révolutions de valeur peuvent être surmontées et aplanies d'une façon ou de l'autre. Ces révolutions de valeur périodiques confirment donc ce qu'elles sont censées réfuter : l'existence indépendante que la valeur prend en tant que capital, et qu'elle conserve et accentue par son mouvement »¹².

« Surmontées ou aplanies d'une façon ou d'une autre » : beaucoup va dépendre de la forme de la monnaie, laquelle dépend à son tour de la forme de régulation du capitalisme en vigueur.



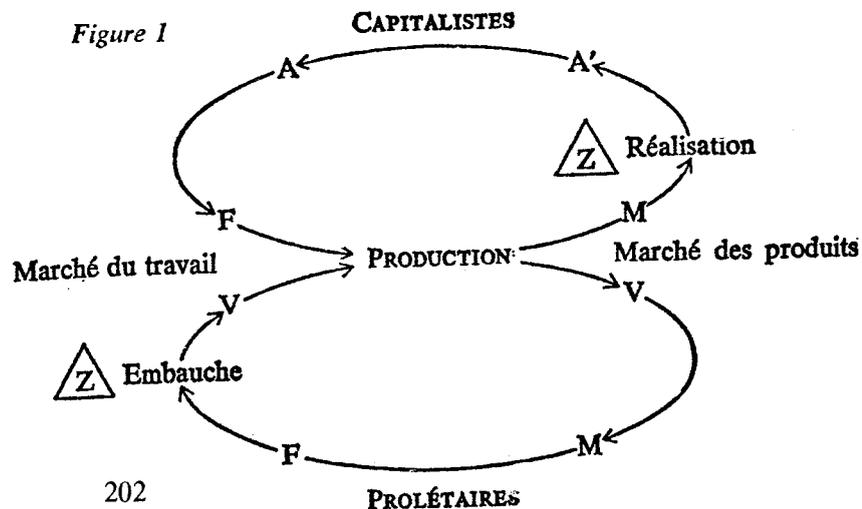
Les développements de la forme-monnaie

Maintenant que nous disposons de deux degrés du développement de la forme-valeur et du fétichisme correspondant, nous pouvons logiquement y associer deux formes de valeur : la monnaie.

La valeur synchronique définit des classes d'équivalences de marchandises ayant même valeur. L'opération (fondamentalement étatique) qui « exclut/élit » une marchandise distinguée dans ces classes d'équivalence constitue la monnaie-marchandise, dont la matière, l'or,

quasi indéfiniment divisible et agréable, permet de représenter chaque classe par la quantité de monnaie de même valeur. Cette monnaie vérifie les conditions théoriques de son rôle de monnaie, que l'on peut subdiviser classiquement en trois fonctions : étalon des prix, moyen de circulation, moyen de paiement et de thésaurisation. Comme le remarquait Marx, seule la troisième implique la forme sociale de « vraie monnaie », c'est-à-dire la capacité de valider socialement une production privée, sans avoir à être elle-même validée. La monnaie, stockée à l'abri du circuit de l'échange (thésaurisation) représente toujours de la valeur sociale du « pouvoir d'achat » et, en circulant dans le règlement d'une dette, elle sanctionne une transaction dont la validité n'avait été qu'anticipée (moyen de paiement).

Supposons maintenant que les « doubles moulinets » qu'effectuent les valeurs en procès autour du foyer que constitue la production capitaliste (voir figure 1) acquièrent une certaine régularité. Je veux dire par là que le « saut périlleux » qu'accomplit toute marchandise non-monnaie lorsqu'elle doit affronter l'épreuve de la validation sociale, c'est-à-dire se réaliser en argent, que ce « saut périlleux » réussit quasiment à tout coup : les produits sont vendus, la force de travail est achetée. Alors les valeurs en procès sont quasi certaines de se conserver (en ce qui concerne les forces de travail) ou de s'agrandir (en ce qui concerne les capitaux).



Cette régularité, anticipable parce que garantie par des mécanismes de prévalidation, constitue l'essence de ce que j'ai appelé « régulation momopoliste ». Les conditions sociales en sont les suivantes :

— Une contractualisation du salariat, étayée par un système de salaire indirect, de telle sorte que le revenu des salariés leur assure à peu près une conservation de leur pouvoir d'achat, et même (à la belle époque de ce régime, c'est-à-dire jusqu'à sa crise qui vient de s'ouvrir !) une progression à la mesure de la révolution des valeurs qu'entraîne l'extension du fordisme à l'intérieur des unités de production.

— Une centralisation du capital financier permettent aux groupes non seulement d'orienter leur production au sein de la carte mouvante de la division sociale du travail, mais même de maîtriser partiellement la déformation de cette division elle-même.

— Une intervention de l'État garantissant les deux conditions précédentes, ainsi que la nouvelle forme de création monétaire dont je vais parler¹³.

Ces conditions, qui sont en fait requises dans un régime d'accumulation intensive, ne font pas l'objet de cette intervention et mériteraient de très longs développements¹⁴. Je ne les signale que pour souligner l'ampleur des conditions sociales du règne de la monnaie fiduciaire.

Admettons qu'elles soient en gros réalisées, en sorte que soit vérifiée la **présupposition** de la régularité des « doubles moulinets », la force de travail étant considérée comme « sûrement » embauchée ou du moins solvable, le capital marchandise comme « sûrement réalisé ». Dès lors, dès qu'un prolétaire est apte au travail, il gagne tant par mois, dès qu'un capital est engagé, il rapporte tant par an. Quel banquier hésiterait à fournir à de tels clients les moyens de circulation correspondant à ces revenus anticipés ? Quelle banque centrale hésiterait à garantir des moyens de circulation aussi prudemment gagés comme d'authentiques moyen de paiement ?

Bien sûr les choses ne sont pas aussi simples. Mais « si tout se passe bien », c'est-à-dire :

— si le système des normes de production, d'échange, de consommation, de répartition, reste stable ou se déforme « sans fronce ni trou », et notamment si le taux de profit général reste constant (supposé par exemple de 10 %) ;

— si tout ce qui est produit est réalisé sans problème « à son prix régulateur »¹⁵, alors il devient équivalent de dire que :

« 2000 F représente la valeur de tant de grammes d'or »
ou :

« 2000 F représente la valeur d'un panier de consommation ouvrière de même valeur que cette quantité d'or.

ou :

« 2000 F représente le revenu mensuel normal d'un salarié de telle qualification à qui est concédée la consommation de ce panier »

ou encore :

2000 F représente l'accroissement normal en un an d'un capital de 20 000 F, c'est-à-dire d'un capital qui pourrait par exemple engager pour un mois 10 ouvriers de la qualification évoquée plus haut ».

Ainsi l'on est subrepticement passé, grâce à la stabilité des normes et à la pleine réalisation de la production, d'une définition du franc « par les valeurs instantanées » à une définition du franc « par les valeurs en procès ».

La valeur en procès est une ribambelle de formes métamorphosées mais toujours supposées réalisables en monnaie, elle a pour mesure cette quantité de monnaie en quoi elle se transforme dans une réalisation « normale ». La monnaie de crédit est justement la quantité de moyen de paiement remise par le système d'émission à un agent économique sur la base de l'anticipation de la réalisation de sa « valeur en procès », présentement engagée sous forme non-monnaire (sous forme de stock de marchandise dans le cas des traites, etc., etc.). C'est justement parce qu'elle représente une valeur en cours de réalisation que la monnaie de crédit peut jouer ce rôle de « vraie monnaie », c'est-à-dire de moyen de paiement : quoique ne s'incarnant pas dans le produit d'un travail humain, mais dans un jeu d'écritures symboliques, elle continue à représenter, en face des marchandises particulières à réaliser, fruits de travaux privés, la reconnaissance légale du caractère social de l'un de ces travaux privés. Mais au lieu qu'il s'agisse du produit d'un travail achevé, (la production d'or), il s'agit d'un travail en cours de réalisation. Au lieu que la loi soit : l'or est échangeable ; la loi devient : ces valeurs en procès seront réalisées.

Les conditions sociales de cette création de monnaie par prévalidation des valeurs en procès qu'elles représentent ont été évoquées plus haut. Quand à la forme concrète de cette création, elle varie selon les pays, mais on peut la schématiser de la façon suivante¹⁶.

Dès que le crédit se généralise, la reconnaissance de dette, qui symbolise une valeur « en cours de réalisation », peut fonctionner comme monnaie dès que l'on a confiance dans sa validité, d'où son nom général de **créance**. Elle représente l'anticipation du versement d'un vrai moyen de paiement. Cette anticipation est gagée soit sur le patrimoine de l'emprunteur (hypothèque), soit sur sa capacité de travail (usure, crédit moderne aux salariés), soit sur sa possession d'une marchandise dont il attend la réalisation (traite), soit même sa possession d'un capital productif avec lequel il produira des marchandises qu'il cherchera à vendre (titres).

La **mobilisation des créances**, c'est-à-dire leur transformation en moyen de circulation, engendre la **monnaie de crédit**, qui dans la pratique, entre particuliers, ne se distingue évidemment pas à première vue de la vraie monnaie : « localement », elle peut fonctionner comme moyen de paiement. La distinction s'efface d'autant plus que la marchandise-monnaie ne circule plus, qu'on se contente de faire circuler des symboles : billets de banque et chèques.

Mais tant qu'on en reste là, la « vraie monnaie », **entre banques**, reste la monnaie marchandise. Pour franchir le pas, il faut que l'État reconnaisse, impose la reconnaissance comme « vraie monnaie » d'une fraction de la monnaie bancaire : ce qui se fait par l'institution d'une banque centrale émettant des signes monétaires, à cours forcé, qu'elle échange selon certaines règles contre la monnaie bancaire. La politique monétaire représente alors un jugement imposé sur la cohérence des choix fait par les banques dans l'anticipation de la validation sociale des travaux privés engagés par leurs clients.

Appelons **anté-validation** la validation anticipée par la banque de la marchandise en cours de réalisation, et l'émission correspondante de moyens de circulation. Appelons **pseudo-validation** la transformation par la banque centrale de ces moyens de circulation comme moyens de paiement (validation « provisoirement définitive »). Nous

pouvons brièvement résumer la comparaison entre les deux monnaies dans le tableau suivant :

	MARCHANDISE-MONNAIE	MONNAIE DE CRÉDIT
NATURE	MARCHANDISE DOTÉE D'ÉCHANGEABILITÉ IMMÉDIATE	REPRÉSENTANT D'UNE VALEUR EN PROCÈS EN COURS DE RÉALISATION
<i>Fonctions :</i> Monnaie de compte Moyen de circulation	Oui Oui	Oui Oui dès que les banques anté-valident la créance
Moyen de paiement	Oui	Oui entre banques dès que la Banque centrale pseudo-valide le crédit

La contrainte de bouclage et « l'aplanissement des divergences »

Avec tout cela (régulation monopoliste et monnaie de crédit), le capitalisme reste une économie marchande, où rien ne garantit, du fait des « cataclysmes » dans la carte des rapports de valeurs qu'engendre l'intense révolutionnarisation des procès de travail liée au fordisme, que l'orientation du capital engagé et la distribution des revenus restent compatibles avec un quelconque schéma de reproduction. Les schémas correspondant à une accumulation intensive peuvent être écrits formellement¹⁷, mais la meilleure planification, la meilleure concertation, la meilleure régulation ne peuvent garantir qu'ils seront a priori respectés. En réalisé, la trame des capitaux en procès ne s'appliquera pas sans plis ni déchirures sur la chaîne tordue et gondolée des rapports de valeurs. Torsion et courbure qui dans la théorie marxiste ont pour nom : développement inégal des branches et des sections, baisse tendancielle du taux de profit, etc.

Reste aussi que — sauf révolution sociale — ces difficultés seront d'une façon ou d'une autre, aplanies, des valeurs en procès dussent-elles y périr, ou, à tout le moins, se dévaloriser : c'est-à-dire que des « offres de travaux privés » ne seront pas socialement validées. Nous en savons quelque chose.

En quoi la forme de la monnaie va-t-elle influencer sur le monde d'aplanissement des divergences entre les engagements privés des valeurs en procès et les relations économique-sociales qu'impose la cohérence de l'accumulation ? Pour l'éclairer, il faut dire un mot de la formation du système des prix nominaux.

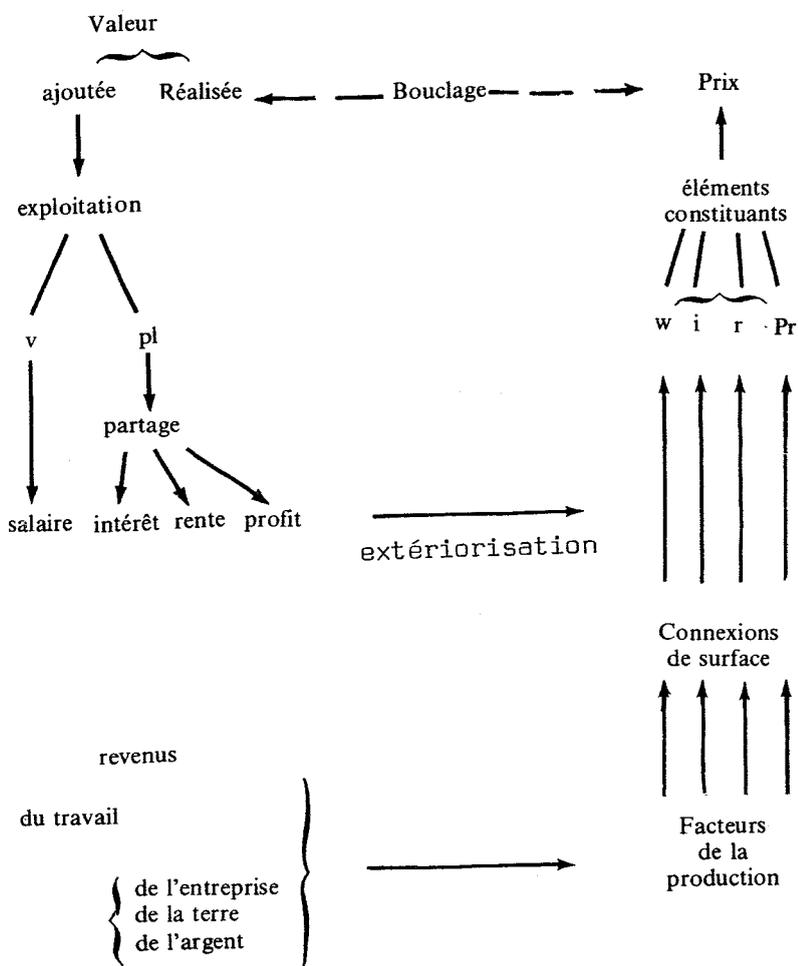
Les marxiste insistent beaucoup sur la **décomposition** de la valeur en fraction : (valeur-ajoutée) → (valeur de la force de travail/plus-value) → (profit d'entreprise/intérêt/rente foncière), etc. Leur but est de souligner que tout revenu correspond à une part, payée ou extorquée, d'un travail incorporé et socialisé. Mais s'en tenir là, c'est rester au premier stade du travail de Marx : l'analyse de rapports **internes** à la vie socio-économique, ce qu'il appelle, à propos d'Adam Smith, « l'économie **ésotérique** ». Reste à expliquer, à partir de là, comment ces rapports internes sont vécus dans le monde du fétichisme, c'est-à-dire transformés en contraintes et indications scéniques pour les acteurs de la scène économique. Il s'agit de dériver, de la théorie ésotérique de la valeur, le « monde enchanté », « **exotérique** », des prix et des revenus, monde où les rapports réels apparaissent à l'envers, comme **inversés**¹⁸. Au lieu que la valeur se décompose en fractions, ce sont les prix d'offre nominaux qui apparaissent comme **sommation de composantes** (coûts, salaires, profits, intérêts, rentes...) reliés à des « facteurs de la production » (« capital », « travail », « terre ») par ce que Marx appelle des « **connexions de surface** ».

Tant que la production sociale est réalisée en vérifiant les rapports internes codifiés par des schémas de reproduction, les produits peuvent s'écouler aux prix d'offre déduits de ces connexions externes, elle-mêmes dérivées des rapports de valeur selon des lois dont la fameuse « transformation » des valeurs en prix de production est le plus bel exemple. Mais le système des valeurs se déforme (avec la révolution des procès de travail, les transformations dans les rapports entre

les classes, etc.), sans que les connexions qui règlent l'évolution des prix nominaux des valeurs en procès reflètent aussitôt ces modifications. Le décalage entre prix d'offre et prix réalisé reflète ce décalage : c'est ce que j'appellerai **problème du bouclage**.

Figure 2

La constitution de l'économie exotérique



Un exemple : dans le petit modèle Sraffa-Von Neumann qu'ont popularisé les débats du « marxisme algébrique » sur la « transformation », les connexions externes sont les suivantes :

- le salaire est la norme des prix du panier de biens auquel l'ouvrier a droit ;
- les capitalistes appliquent à leurs coûts de production le taux de profit normal pour déterminer leurs prix d'offre.

Remarquons que ces deux lois se « déduisent » des rapports de valeurs **instantanés** par les mécanismes de la transformation, et, en tant que tel, ne définissent que des systèmes de prix relatifs instantanés. Mais en tant que connexions externes, elles fonctionnent comme connexions **intemporelles**, puisque les prix d'offre d'une période se déduisent des coûts de la ou des périodes antérieures. Si le taux de marge appliqué est bien le taux de profit calculé à partir du rapport plus-value/valeur du capital engagé (par exemple 15 %), le niveau général des prix restera stable. Mais le véritable taux de profit, défini par les rapports « internes » de valeur, tombe à 10 %, et si les capitalistes persistent à offrir des marchandises en se comptant 15 % de marge, que va-t-il se passer ?

Tout dépend de la forme de monnaie en vigueur : monnaie-marchandise ou monnaie de crédit. Car dans un cas, le bouclage est automatiquement réalisé sur une marchandise (l'or). Dans l'autre cas, la bouclage est global et les effets de « l'aplanissement des divergences » sont diffus. Les connexions intertemporelles des systèmes de prix **nominaux** s'expriment en effet de la manière suivante :

- dans le premier cas : le gramme d'or a toujours le même prix ;
- dans le second cas : les revenus monétaires des deux classes de la société sont définis en termes nominaux (le salaire est de tant par mois et le capital rapporte tant par an).

Dans le premier des cas, les prix devront donc baisser pour s'aligner sur les « véritables rapports », dans le second cas, il s'élèveront à un taux d'inflation apparent égal à la différence entre le taux de profit réel et le taux nominal²⁰.

Conclusion

Je ne prétends nullement avoir rendu compte de l'ensemble des causes de la crise actuelle et encore moins des enchaînements entre mouvement des rapports de valeurs, mouvement de la production et mouvement des prix²¹. J'ai simplement indiqué comment l'institution de la monnaie fiduciaire permettait de comprendre la forme inflationniste de la crise actuelle, de manière à mettre en valeur le trait fondamental des économies marchandes, que voici. La **contrainte monétaire**, c'est-à-dire la nécessité pour une marchandise d'affronter le saut **périlleux** d'une validation sociale par échange contre monnaie, **ne saurait disparaître dans une économie marchande**, si sophistiquée ou « planifiée » qu'en soit le mode de régulation, et même si la « vraie monnaie » n'est plus une « vraie marchandise ». Elle peut simplement être **déplacée**.

Si l'une des caractéristiques de la régulation monopoliste est que la « périllosité » du saut $M \rightarrow A$ (marchandise contre argent frais, force de travail contre salaire) est considérablement diminuée, c'est que le péril est transféré vers $A \rightarrow P$ (cash flow contre capital productif et $A \rightarrow M$ (salaire contre marchandise). Les marchandises seront peut-être vendues à un prix « administré » par les intéressés (salaire garanti par les conventions collectives, prix fixé par l'imposition d'un « mark up ») mais quel sera le pouvoir d'achat de l'argent obtenu ? Quel sera-t-il surtout contre les marchandises d'un pays étranger où règne une autre monnaie fiduciaire ? Voilà le hic²².

Cela me permet de lever une dernière objection que certains orthodoxes pourraient élever contre l'intronisation de la monnaie fiduciaire au rang de « vraie monnaie au sens marxiste »⁶. Marx, on le sait, avait dû batailler contre les utopies du genre des « bons de travail » de Proudhon, qui consistait à anticiper, au profit du prolétariat, l'institution d'une monnaie fondée sur la valeur en procès. Il n'y aurait qu'à verser aux ouvriers des « bons de travail » correspondant à leurs travail dépensé, et à exprimer directement le prix de marchandises par leur travail incorporé. Mais justement l'erreur de Proudhon consiste à admettre que le travail est vraiment **déjà** social, alors que la monnaie de crédit ne fait qu'**anticiper** sa validation sociale

(qui reste sujette à caution) et que la politique de la Banque centrale ne peut que consolider **provisoirement** (au péril d'inflation, justement !) cette anté-validation, par une pseudo-validation (réescompte, etc.).

On pourrait encore objecter que ce système compliqué de pseudo ou antévalidation ne vaut pas les vieux écus, sonnants et trébuchants, francs comme l'or. Ce serait oublier que ce « monopole », cette « majesté », d'équivalent général acquis par l'écu ou même l'or n'ont rien de naturels : c'est le résultat d'une « exclusion » (de l'ensemble des marchandises ordinaires), d'une érection : d'un véritable coup de force de type étatique. Que les « coups de force » étatiques prenant aujourd'hui la forme d'émission de monnaie à cours forcé, voire de Droits de Tirages Spéciaux, de fixation d'un montant de réserves obligatoires, etc., etc., c'est une nécessité qui découle de ce que le règne de la monnaie-marchandise rendait tout simplement impossible l'accumulation intensive.

Alain Lipietz

¹ Voir par exemple M. Aglietta, *Régulation et crises du capitalisme*, Calmann-Lévy, 1976 ; B. Coriat, *L'atelier et le chronomètre*, C. Bourgeois, 1979, etc., ainsi que mon livre *Crise et inflation, pourquoi ?*, F. Maspero, 1979.

² Tâche à laquelle se sont également attelés des auteurs comme S. de Brunhoff, P. Grou, etc.

³ Cette intervention présente certains éléments développés dans le tome I du rapports Cepremap/Cordes « Approches de l'inflation ; l'exemple français » (ronéotypé, 1977) et repris dans mon livre *Crise en inflation pourquoi ?* dont le premier tome est paru en 1979 aux éditions F. Maspero.

⁴ Voir « Retour au problème de la transformation des valeurs en prix de production » Cepremap, no 7902.

⁵ *Contribution à la critique de l'économie politique* date de 1857 et présente un raisonnement assez différent de celui du *Capital* (1887) pour qu'on évite de tout mélanger. Sans parler des *Grundrisse* qui présentent sur le même sujet deux raisonnements différents dont l'un (celui que reprend la *Contribution*) est axé d'idéaliste par Marx lui-même !

⁶ Dans le *Capital*, la valeur sera comparée à un « poids » (= masse dans un champ) ce qui est tout différent.

⁷ B. Guibert, *Genève et image de la division de la production*, Thèse, Paris I, 1976.

⁸ Au sens popularisé par M. Aglietta, *Régulation et crises du capitalisme*, Calmann-Lévy, 1976.

⁹ La chaîne représente donc le régime d'accumulation qui « domine » l'initiative privée des capitalistes.

¹⁰ Autre métaphore, emprunté à A. Einstein : chercher à étendre, à partir d'un point, un grillage à mailles carrées sur une surface cabossée. En fait, le formalisme mathématique sous-jacent à ces métaphores est celui de la géométrie différentielle, la matrice des normes de production et d'échange qui définit le système des valeurs instantanées jouant le rôle de la forme riemannienne qui permet, dans certains cas, le « transport » d'une mesure au long d'une courbe (ici : au long du temps de la circulation). Il est par exemple possible d'enrouler un grillage sur un cylindre, c'est même comme ça qu'on le stocke, mais pas sur une sphère.

¹¹ Cette école, qui dérive des travaux de J. Fradin, *Valeur, monnaie et capital*, Thèse, Paris I, 1973, est notamment représentée par la contribution de C. Benetti dans l'ouvrage *Marx et l'économie politique*, Maspéro, 1978.

¹² *Le Capital*, Livre II, E.S. Tome II, p. 97 sq.

¹³ Sur ce point, voir S. de Brunhoff, *État et capital*, P.U.G., Maspéro, 1976.

¹⁴ Ils constituent l'essentiel de *Crise et inflation, pourquoi?*

¹⁵ Notion plus générale que celle de « prix de production ».

¹⁶ Voir sur ce point, P. Grou, *Monnaie, crise économique*, P.U.G., Maspéro, 1977.

¹⁷ Voir B. Billaud, *L'accumulation intensive du capital*, Thèse de doctorat, Paris I, 1976.

¹⁸ C'est l'objet du Livre III du *Capital*, et de la dernière partie des *Théories sur la plus-value* de Marx, tous deux restés inachevés. La seconde partie de mon ouvrage vise à systématiser et développer les indications éparses laissées par Marx dans ses brouillons.

¹⁹ On pourrait à la place poser : les salaires représentent une fraction constante du prix du produit net, cela faciliterait la transformation (voir ma note 7902, Cepremap).

²⁰ Résultat indiqué par Marx (Livre III, E.S. Tome VI, p. 195) et longuement développé sur un modèle un peu plus complexe par H. Hikaïdo et S. Kobayashi, « Dynamics of wage-price spirals and stagflation in the Leontieff-Sraffa system », *International Economic Review*, no 1, février 1978.

²¹ En ce qui concerne les causes de l'inflation, il faut mentionner en plus : la tentative de conserver la valeur nominale du capital productif engagé mais non validé (capital fixe obsolète, personnel difficile à licencier), les hausses, ou les non-baisses, de tel ou tel revenu lié à la lutte des classes (rente foncière, en particulier pétrolière, revenus de la petite production marchande, luttes salaires-profits, etc.). En ce qui concerne l'enchaînement avec le mouvement de la production, il est clair que la régulation monopoliste, en garantissant du pouvoir d'achat, fonctionne comme un « filet de sécurité » qui enrayer la « spirale dépressive » du type des années 30. Le modèle économétrique présenté par R. Boyer et J. Mistral *Accumulation, inflation et crises*, PUF, 1978, peut être interprété comme un modèle exotérique de formation du prix d'offre en régulation monopoliste. Les torsions du régime d'accumulation se traduisent dans le modèle comme des facteurs d'inflation dont on peut ainsi mesurer l'importance respective.

²² À la limite, dans le capitalisme d'état soviétique où tout ce qui est mis en vente par les producteurs est acheté par l'État, l'argent n'est même plus sûr de pouvoir acheter : les crises de suraccumulation prennent la forme de crises de pénurie ! (Voir Ch. Bettelheim, *Les luttes de classes en URSS*, Tome III, à paraître, et J. Lafont et D. Leborgne *L'accumulation du capital et les crises dans l'URSS contemporaine*, publication Cepremap no 7910).